

Jacques THEUREAU

Avec Antoine LAVILLE et Christian Lascaux – Entretien filmé

(02/04/02)

Pouvez-vous nous dire en quelle année, dans quelle région, et dans quel milieu social vous êtes né ?

Je suis né en juin 1941 à Paris. Ma mère était responsable du service expéditions à Modes et Travaux, une entreprise familiale très paternaliste, un service qu'on appelait "manutention" mais où ce qui était manutentionné, c'étaient surtout des patrons et des pelotes de laine. Elle y est entrée à 14 ans et n'en est sortie que pour sa retraite. Mon père avait un brevet de dessinateur industriel et il était à Mc Cormick, International Harvester, fabrication de machines agricoles, et il avait fini par atterrir dans un service, qui était un tout petit service à l'époque, de publicité. Il faisait des dessins, des affiches, allait filmer des machines agricoles en action... C'était très artisanal. Il était présent régulièrement au salon de l'agriculture, où j'allais aussi régulièrement d'ailleurs. J'ai fait des études au lycée Jacques Decour, où peu de professeurs m'ont marqué, à part Jean Baby, en Histoire & Géographie, ex-responsable de la revue d'économie du PCF, qui en avait été exclu pour avoir contesté la thèse de la paupérisation absolue du prolétariat, et que j'ai retrouvé plus tard. J'étais plutôt littéraire, mais ce n'était pas très net. Comme personne dans mon milieu social ne voyait d'avenir dans la littérature, je suis allé vers les maths. Ce n'est qu'en math-sup que je me suis mis à vraiment aimer les maths, grâce à la révélation des mathématiques modernes qui étaient alors promues dans l'enseignement par mon professeur de mathématiques, Albert Lentin, à travers divers ouvrages. Depuis, j'ai retrouvé ce dernier à l'Association pour la Recherche Cognitive. J'ai passé les concours des grandes écoles et atterri à l'École Centrale. Là, j'ai eu un choc assez important. J'avais l'illusion, vu de mon milieu social, que les études d'ingénieur c'étaient des études sérieuses, que les ingénieurs c'étaient des gens respectables. Là, vraiment, je me suis retrouvé dans un milieu qui m'était fondamentalement étranger. D'une part, l'enseignement était nul et obligatoire. D'autre part, c'était la dernière année de la Guerre d'Algérie et, à part quelques catholiques de gauche dont je n'étais pas, cela ne faisait ni chaud ni froid à personne. Pierre Bourdieu a écrit un article

dans Actes de la Recherche en Sciences Sociales qui montre que mon cas n'était pas complètement isolé. Dans le cadre de son étude sociologique sur les ingénieurs des Grandes Écoles, il avait rencontré ce genre d'ingénieur de milieux sociaux pas faits pour ça et qui, après leur formation, avaient connu des dérives assez bizarres. Pour lui, cela avait constitué un phénomène sociologique. Avec Leonardo Pinsky, on avait à peu près, à quelques années de différence près, le même parcours.

À Centrale il y a eu quand même des gars atypiques, je pense à Boris Vian...

Si à Centrale il y avait un ancien élève qui m'intéressait, c'était Boris Vian. J'aimais à la fois les romans noirs, les romans de science-fiction, le jazz et Sartre. C'est lui aussi qui m'a fait lire Korzybsky et connaître sa sémantique générale. Mes copains des promotions suivantes ont d'ailleurs monté le premier festival Boris Vian à Centrale, en 1964. C'était dans la Maison des élèves, les chansons les plus répréhensibles y ont été chantées, cela s'est terminé par un strip-tease effectué par des prostituées recrutées dans la Rue des Vertus, proche de l'École Centrale, et le tout a fait un gros scandale.

C'est un parcours quand même intéressant. Vous passez le diplôme de Centrale et après ?

C'est en 1965. Après, je n'avais pas beaucoup d'envies de me faire ingénieur, je suis resté militant. J'ai eu une possibilité en 1966 d'entrer au Service Central des Études Économiques et Statistiques du Ministère de l'agriculture pour faire une étude qui était très intéressante sur la mécanisation. En particulier, il y avait des données qui permettaient d'étudier l'endettement des gens et cela m'a beaucoup intéressé. J'ai abandonné brutalement cette étude en 68 et, pendant plusieurs années après, j'ai rêvé de temps en temps que j'avais l'occasion de la reprendre. Pendant cette période entre 66 et 68, je fais cette étude et, parallèlement, je cours partout, je suis une espèce de permanent organisateur, essentiellement dirigé vers l'Ouest. Pourquoi vers l'Ouest ? Parce que, d'une part, dans le cadre de ces études agricoles j'avais accès à toute une documentation, d'autre part, beaucoup de contacts existaient avec des gens issus du Mouvement Rural de

la Jeunesse Chrétienne, qu'ils soient ouvriers, artisans ou toujours paysans. Cela m'amenait à courir en Bretagne plutôt qu'ailleurs. Après 68, pour aller vite, je m'établis comme on dit à l'époque, c'est-à-dire que je vais faire ouvrier d'usine. J'avais déjà décidé cela un an auparavant, mais ne l'avais pas fait car ma femme attendait notre fils. J'avais même eu l'idée de le faire pendant mes années de Centrale, mais j'avais jugé finalement plus raisonnable d'obtenir mon diplôme d'ingénieur. Je réussis, après plusieurs essais dans différentes boîtes, à rentrer chez Renault en février 69 et j'y reste jusqu'à la fin octobre 70, à Billancourt.

Mon expérience à Renault n'a pas été totalement évidente au départ. J'arrivais avec une vue assez livresque de ce qui pouvait se passer à l'usine, encore que j'avais eu dans mon apprentissage d'ingénieur un rapport avec la violence de certains ateliers, mais je me trouvais face à une réalité que j'avais beaucoup de mal à comprendre. J'ai contribué à développer des luttes qui portaient sur les conditions de travail, mais d'une façon que je trouve rétrospectivement peu satisfaisante. J'étais dans la situation du militant qui essaie d'unir au maximum des gens dans des luttes quelconques. Ce que je développais, c'étaient, d'une part, des luttes très générales et donc très floues sur les cadences, l'autoritarisme, le despotisme des chefs, des choses comme ça, d'autre part, des luttes très particulières relativement à des scandales. Par exemple, dans l'atelier voisin du mien, un ouvrier qui réparait les presses s'était fait couper la tête parce qu'il n'y avait pas de sécurités sur le pont-roulant. Je pense aussi à une autre campagne que j'ai menée avec mes copains de chaîne concernant une partie de l'atelier qui effectuait le chromage de certains éléments des voitures. Ces ouvriers du chromage n'y passaient qu'un mois de suite et, pendant ce mois, ils portaient tous les soirs avec des gueules absolument épouvantables, malgré leur litre de lait. Évidemment, c'étaient tous des immigrés. Voilà l'un des thèmes scandaleux qu'on pouvait développer. En dehors de ces cas scandaleux, je ne portais aucune attention à la spécificité des situations. Pourtant, dans mon atelier même, il y avait des postes de travail qui, sans être scandaleux au premier regard, posaient de gros problèmes. Je pense à une série de postes de soudure. Je discutais régulièrement avec certains des ouvriers qui les occupaient, mais pas de ce qu'il faudrait changer dans ces postes.

Quand je suis arrivé en ergonomie - les premiers contacts avec le laboratoire où tu étais avec Alain Wisner ont eu lieu en juin-juillet 72 et j'ai eu un contrat à mi-temps de deux ans vers novembre 72 -, ce que j'ai découvert c'était la possibilité, à travers ce que vous faisiez et ce que d'autres faisaient à l'étranger, de considérer les situations de travail dans leur spécificité ou leur généralité relative et de sortir ainsi de ce coincement entre la généralité creuse et la spécificité scandaleuse. Je parle aussi de l'étranger parce qu'au départ j'étais embarqué dans un contrat pour faire une enquête sur les méthodes et les critères de l'aménagement ergonomique en Europe.

Pendant la période Renault ... vous discutiez ensemble de ces questions concernant la façon d'aborder les conditions de travail ?

Je te dis ça vu rétrospectivement. Nous discussions des expériences que nous développons, mais nous n'avons pas beaucoup d'idées précises. Fin 68, je me souviens que, dans un texte fait par d'autres que moi mais auquel j'ai collaboré et qui a inauguré un mouvement qu'on a appelé la "gauche prolétarienne", on insistait sur les "situations de travail", vues à partir de notre passé influencé par Sartre et les Situationnistes. Nous considérons ces situations de travail comme constituant le lieu où étaient concentrés à la fois le mal social et les possibilités de le conjurer. On était très centrés sur le coin d'atelier. L'idée, c'était que la vérité de la société se situait là, dans les rapports entre les chefs et les ouvriers, entre les syndicalistes et les ouvriers, entre les ouvriers et la technique, etc... C'était un élément. Il y avait aussi le climat général, anti-autoritaire, de l'époque. D'emblée, l'idée qui semblait évidente quand on allait en usine, c'était de développer la lutte anti-autoritaire comme on disait, divers modes de contestation de l'autorité des chefs, des chronométreurs jusqu'à la direction. À part ça, c'était l'innovation sur le terrain qui dominait. Je me souviens aussi que, lorsque j'étais à Renault, j'étais pas mal inspiré par certains textes qui venaient d'Italie, des expériences syndicales un peu en marge du syndicalisme italien (systématisées par le groupe "Il Manifesto"), des expériences plus radicales menées par "Lotta Continua". Il y avait aussi les idées d'autogestion et même celles qui venaient de l'anarcho-syndicalisme Français, de Pelloutier à Pouget, et Espagnol. Mais, à la base, c'était du bricolage.

Comment es-tu passé de cette situation de travailleur chez Renault au Cnam ?

À travailler comme je faisais chez Renault, j'ai fini par me faire virer violemment. Ensuite, pendant une période, j'ai assuré un travail de permanent aux pieds nus, c'est-à-dire de permanent sans un rond. Ma femme m'entretenait un peu, elle avait son salaire d'institutrice, ce n'était pas vraiment suffisant pour elle, notre gosse et moi. Il y a eu une proposition qui a été faite par l'intermédiaire d'un futur collègue, Norbert Sée, au comité de rédaction d'un journal qui s'appelait *La Cause du peuple*. J'y étais ce jour-là, cela faisait partie de mes nombreuses activités. Cette proposition était justement de faire, dans le Laboratoire de Physiologie du Travail et d'Ergonomie du CNAM et sous direction d'Alain Wisner, un rapport sur les méthodes et critères de l'aménagement ergonomique pour la Communauté Européenne Charbon Acier. Ce n'est pourtant pas vraiment le moment important en ce qui concerne ma découverte de l'ergonomie.

Où c'est devenu important, c'est plus tard. Je pense essentiellement à ma découverte d'un certain nombre de travaux de recherche qui étaient en cours dans ce laboratoire, je pense à la recherche à la Thomson menée par ton équipe qui m'a beaucoup marqué, mais aussi aux études et recherches italiennes, essentiellement à celles d'un groupe italien qui s'appelle la société d'ergonomie appliquée (SEA) et qui existe toujours. À l'époque, la SEA interagissait à la fois avec les conseils d'usines et avec les directions des entreprises pour proposer une issue positive à la crise en Italie. Ces gens-là m'ont beaucoup intéressé. Le mouvement syndical italien développait essentiellement des enquêtes en entreprise, des enquêtes fantastiques sur les conditions de travail et la santé, avec une participation importante des gens, avec pour mot d'ordre "La salute non si paga !" (la santé ne se paie pas). Mais, au bout du compte, ces enquêtes n'aboutissaient à rien, du fait en particulier qu'elles n'étaient pas relayées par l'ingénierie. Alors, les ouvriers recommençaient à demander des primes d'insalubrité et non pas des aménagements de leurs conditions de travail. Justement, la SEA essayait, dans son petit coin, avec d'un côté le patronat, de l'autre côté les conseils d'usine et les syndicats, de promouvoir une issue positive. Il faut peut-être ajouter que le jeu mené au départ par la SEA était assez

compliqué. Son créateur, Cajo Plinio De Odescalchi, responsable aussi de la Clinique du Travail de Milan, vieille noblesse Piémontaise, faisait les discours, d'un côté aux syndicats, de l'autre côté au Rotary club, mais pas tout à fait les mêmes de chaque côté. Ses collaborateurs et futurs successeurs, qui sont restés des amis, ont été plus clairs, mais sont revenus, la situation socio-politique s'étant transformée, à des activités plus classiques.

À cette époque, tu t'intéressais aux travaux de Oddone ?

Oui, bien sûr. Il faisait partie de ces gens créatifs dans ces enquêtes italiennes. Ivar Oddone, c'était le côté plutôt psychologique, il agissait plutôt dans le cadre des séances de formation syndicale. Il y avait aussi Gastone Mari qui était plutôt du côté médical et toxicologique, qui était l'un des principaux créateurs de toutes ces méthodes d'enquêtes. Ces gens-là, je les trouvais très intéressants et je les ai rencontrés, mais je pensais qu'ils allaient à une impasse, ce qui s'est vérifié malheureusement ensuite. La SEA essayait de donner une petite issue à cela.

Là, tu n'es pas encore en rapport avec le laboratoire ?

Ah bien si, justement, pendant ces deux années de contrat à mi-temps pour faire ce rapport pour la CECA, je n'y viens pas souvent parce que je m'agite plutôt ailleurs, mais j'y viens.

C'est le laboratoire qui gère le contrat ?

Oui. À cette occasion-là d'ailleurs je vais sur le terrain avec certains membres du laboratoire engagés dans des études. Je suis allé - tu y étais aussi - dans la sidérurgie où il y avait une étude de l'ébarbage qui était faite principalement par l'équipe Berthoz. Mais, j'y allais un peu en touriste, je dirais, ou plutôt en touriste actif, parce que, si je trouvais une occasion de rendre service, je le faisais. J'ai fait, par exemple, une petite enquête sur le syndrome de Raynaud, qu'on appelle familièrement "la main blanche", auprès des ouvriers de l'ébarbage.

Mes rapports avec ce laboratoire se sont ensuite transformés. Il y a eu des circonstances extérieures, le fait que le mouvement auquel j'appartenais s'est auto-dissout - on considérait qu'on était arrivé à une impasse - pendant la période où j'étais dans ce laboratoire. Alors, entre ce que m'apportaient tes recherches à la Thomson et la SEA, je me suis dit que j'avais envie de faire quelque chose en ergonomie. À ce moment-là, début 74, arrive Bernard Tort, que j'avais seulement croisé quelques fois auparavant, avec lequel il y a un rapport intellectuel qui se crée. On a un passé en partie commun, on a une réflexion sur ce qui se passe assez proche. À l'issue de ça, fin 74, en gros ça y est, il est évident qu'on n'a pas de place dans la recherche. On n'y a pas d'ailleurs pas vraiment mis les pieds, on a été contractuels en passant. En plus, on a essayé à un moment de discuter un peu plus dans ce laboratoire et l'on n'a pas réussi à le faire. Je me souviens que j'avais rédigé un texte, dont le but était d'abord de faire le point avec Bernard Tort qui arrivait, que j'avais soumis à la discussion dans le laboratoire. Si je le relisais aujourd'hui, je pense que je le considérerais comme un caviardage indigeste de citations de lectures pas vraiment tout à fait digérées. Mais, il avait une certaine consistance une fois qu'on passait ce barrage. Il n'y a pas eu possibilité de le discuter, à part évidemment avec Bernard Tort.

Comme on ne nous proposait aucun avenir dans la recherche ou l'enseignement, on a proposé un truc rigolo au labo, qui était formulé en gros ainsi : "on a besoin de la collaboration des opérateurs pour vraiment faire des analyses du travail. Quelle est la meilleure situation pour obtenir la collaboration des opérateurs ? Quand ils considèrent librement leurs situations de travail, c'est-à-dire quand ils sont engagés dans des grèves avec occupation et qu'ils mettent en marche certains ateliers de production, comme à Lip (où j'étais allé et fait quelques amis). Donc, on va faire de l'ergonomie dans les ateliers de production pendant les grèves avec occupation". Ce projet, aussi bizarre que cela puisse apparaître aujourd'hui, a été proposé au Commissariat au Plan avec le soutien de Wisner, mais à condition expresse que nous n'y engagions pas le labo qui, massivement, était contre. Et, il a été financé, mal, à temps partiel et après pas mal de temps de chômage, mais financé. C'est dans ce cadre qu'on est allé dans une entreprise de textiles où vous aviez fait des choses, ton équipe et toi, dans le Nord. On a cavallé là où il y avait des occupations d'usines, à Dunkerque, à

Lyon, etc... Mais, le temps qu'on obtienne un peu de sous pour faire ça, toutes ces occupations d'usines, elles n'étaient plus dans le versant optimiste, elles étaient passées dans le versant pessimiste, elle étaient du genre "on s'amuse un peu avant de crever". C'était devenu assez triste. On était loin de l'expérience de Lip qui nous avait inspirés.

On a fait plein de choses, on est allé dans plein d'endroits, mais, en gros, ça a été un échec. Si nous avons lancé ce truc-là, il faut dire que ce n'était pas tellement par irréalisme, mais plutôt pour s'amuser un peu et aussi déclencher enfin une discussion avant de partir avec des gens comme toi, dont les recherches, les idées et les pratiques nous intéressaient. À l'issue de cet échec, Bernard Tort s'en est allé de son côté et est devenu psychanalyste - c'est quelque chose qu'il avait travaillé depuis longtemps -, et moi, je ne savais pas quoi faire d'autre, il y avait toujours quelque chose qui m'intéressait dans l'ergonomie, qui me ramenait à ma brève expérience d'ingénieur, et j'ai continué à essayer d'y faire quelque chose.

La première possibilité qui s'est vraiment ouverte pour moi est venue du DEA d'ergonomie que vous étiez en train de monter au labo en 1979. Vous cherchiez quelqu'un pour l'organiser et vous me proposez un contrat, cette fois à durée indéterminée, pour cela, à charge pour vous et pour moi de le financer par des contrats de recherche. Je passe alors une thèse d'ergonomie - ça doit être la première ou la deuxième thèse d'ergonomie en France ! -, je mets là-dedans ce que j'avais fait précédemment puisque c'était la seule occasion que je pouvais avoir de faire une thèse quelconque. C'était novembre 1979. Le contenu en était fourni par une étude que j'avais faite sur l'activité des infirmières hospitalières.

Je m'aperçois que j'oublie un passage qui se situe à l'issue de notre étude dans les grèves avec occupation. J'ai eu la possibilité d'avoir une bourse - qui s'appelait "RESACT" - de deux ans, pour faire une formation par la recherche en matière de conditions de travail. Le laboratoire m'a soutenu dans cette opération, ainsi que Leonardo qui venait de faire une étude au labo pour la DGRST. Cette bourse était de deux ans. Ensuite, je me suis retrouvé au chômage, bien sûr, comme d'habitude, mais ça m'a fait deux ans tout de même pendant lesquels j'ai pu faire de la recherche en ergonomie et

voyager aux États-Unis. C'est là que j'ai essayé d'être plus positif, moins utopique, où j'ai développé des études dans l'hôpital qui ressemblaient à des études normales, en collaboration avec des médecins du travail.

Et Leonardo ?

Leonardo, justement, il était arrivé fin 74, début 75, il est venu voir Wisner qui l'a embauché avec un contrat à durée déterminée pour réaliser une étude sur l'état de l'ergonomie en France. À peine arrivé, il vient nous voir, Bernard Tort et moi, et nous dit : "je suis d'accord avec vous". À cette époque, on était virés de partout et, en plus, ce que nous avions engagé ne marchait pas. On était très gêné par ce gars qu'on ne connaissait pas - lui nous connaissait - et qu'on se voyait mal entraîner dans notre débâcle. C'était dur à porter comme responsabilité d'avoir quelqu'un d'un peu plus jeune que nous qui disait « je suis d'accord avec vous », alors qu'on était dans la panade intégrale.

Il y a peut-être un point dont on pourrait parler aussi dans cette période-là, c'est la question du rapport à l'ingénierie, à la conception. Dans l'interview que tu as faite dans le bulletin de la Self, justement, tu dis que les questions de contribution à la conception de l'ergonomie, elles sont vraiment nées avec l'arrivée de Daniélou dans l'équipe. C'est là qu'on est très subjectif quand on fait soi-même son histoire. Dans le rapport que j'ai fait en 74 pour la CECA, j'ai insisté sur ce que j'avais trouvé de bien à la SEA de Milan. C'était de combiner trois principes dans la conception ergonomique : participation des opérateurs, interdisciplinarité et globalité. Dans l'interdisciplinarité, il y avait essentiellement physiologie, médecine, ergonomie et ingénierie. Pour moi c'était l'essentiel. Je me souviens aussi qu'ensuite, on avait participé au bouquin que ton équipe avait fait sur les rotativistes. Finalement, toute la partie sur les idées de conception, c'est Leonardo, Norbert Sée et moi qui l'avons rédigée, parce qu'on était mobilisés sur cette question du rapport entre une analyse de l'activité de travail qui passait par les opérateurs - disons comme ça pour aller vite -, et la conception. L'étude aussi que Leonardo avait commencée avec toi à l'INSEE, mais dont il a rédigé le rapport tout seul, avec mon aide non prévue au départ, elle était très tournée vers l'ingénierie. Tout cela, c'était

avant l'arrivée de Daniélou. Durant cette période, on vivait un peu chacun dans notre trou dans ce laboratoire.

Tu as raison de revenir sur cet aspect-là parce que moi je l'ai vécu complètement différemment.

Il faut dire aussi que la période de fin 1972 à fin 1976, je ne sais pas s'il faut en parler beaucoup, parce que je n'étais pas dans une situation très confortable. Au moment de mon arrivée dans le laboratoire du CNAM, j'étais totalement marginalisé, mais dans une marge où l'on parlait avec tous les intellectuels de renom de l'époque, Foucault, Sartre, Deleuze, etc...

Cette période-là est importante, il faudrait que tu nourrisses un petit peu les conflits qu'on a à l'intérieur du groupe du laboratoire. Moi, je l'ai vécue différemment et je pense que ce que tu as à en dire est important.

J'arrive de l'extérieur, et en plus a priori tout le monde se méfie de moi là-dedans, en partie à tort, en partie avec raison, il y a toute une méfiance des "gauchistes" pour aller vite, dans un laboratoire où sont représentés les différents syndicats, le parti communiste, etc. Des rapports pas faciles. On me prête des intentions qui ne sont pas du tout les miennes. Si je fais le bilan de mes rapports avec ce laboratoire, il me semble que je n'étais pas clair personnellement, du fait même que j'étais en transition, mais que, lorsque je disais que je voulais faire quelque chose, c'était exactement ça que je voulais faire, ni plus ni moins. Il n'y avait aucune intention cachée. J'étais totalement étranger au jeu politique. Je n'avais pas, comme le dit Charles Péguy de Jean Jaurès, fait dégénérer la mystique en politique. Je pense que là, vraiment, on me prêtait dans ce laboratoire des intentions tout à fait étrangères à ce que j'étais. Même chose avec Bernard Tort. Cette idée d'aller faire des analyses du travail dans les grèves, c'est vrai qu'on l'a proposée parce qu'on était déjà au chômage et sans perspectives et qu'on ne voulait pas vous quitter sans marquer le coup, mais en même temps c'était exactement ça qu'on voulait faire, on ne voulait pas faire autre chose, on ne voulait pas créer un mouvement particulier, gêner les syndicats ou le Parti Communiste ou que sais-je encore, on voulait effectivement mettre à l'épreuve, créer et imaginer des méthodes de participation des opérateurs à

l'analyse de leur situation de travail où ils pourraient expérimenter eux-mêmes. C'était tout à fait ce qu'on voulait faire, exactement, ni plus ni moins. J'ajoute que s'il y avait eu des discussions avec nous, si l'on avait essayé de trouver avec nous une possibilité pour que l'on continue en ergonomie, on était prêts à faire tous les compromis réalistes possibles et jamais nous n'aurions proposé ce projet.

On a eu des discussions rudes quand même. Je me souviens d'une discussion rude qu'on avait eue en assemblée générale sur les problèmes d'enseignement.

C'est beaucoup plus tard qu'elles ont eu lieu ces discussions-là, je m'en souviens, c'était vers 1987, par-là, c'était au moment justement où Wisner tout d'un coup s'est lancé à permettre des discussions collectives libres en dehors de sa présence dans le laboratoire, qui ne devaient pas durer trop longtemps. Il les a arrêtées rapidement, avec l'accord de tous, sauf de Leonardo et moi. Alors, il y a eu plusieurs assemblées de discussion libre. C'était justement au moment où déjà, Leonardo et moi, avions prévenu qu'on s'en allait de ce laboratoire, c'était donc en fait en 1988-1989. Cela faisait déjà un moment qu'on était assez mal dans ce laboratoire, mais le seul endroit où l'on pouvait aller valablement pour continuer ce qu'on faisait, c'était le laboratoire dirigé par Maurice de Montmollin et l'on ne pouvait pas y aller trop tôt parce que ça aurait engendré des conflits et ce n'était pas notre objectif. Nous l'avons donc fait très tardivement, en 1988, lorsque les relations avec Wisner sont devenues impossibles pour nous. Ces assemblées « libres », si tu veux, sans Wisner, c'était l'occasion pour nous de discuter programme, et effectivement, avec Leonardo, j'avais insisté sur l'idée que les programmes de recherche et d'enseignement en ergonomie devaient être centrés sur - et non pas monopolisés par - l'analyse du travail. Cela, je continue à le penser : autant l'analyse de l'activité doit être centrale, autant elle ne doit pas être monopoliste dans l'ergonomie pour que l'ergonomie contribue valablement à la conception. C'étaient ces discussions-là. On peut d'ailleurs généraliser cette question du non-monopole d'une discipline quelconque, par exemple au cas de la psychologie qui, actuellement, a tendance au monopole en ergonomie, du moins en ergonomie universitaire.

Il faut sans doute ajouter à ce propos que, très vite, je me suis concentré sur la recherche en analyse du travail. Spontanément, l'analyse du travail, c'était quelque chose qui m'intéressait. Je n'avais aucune formation en physiologie, sauf celle que j'avais glanée à travers les Valeurs d'Ergonomie du CNAM. Par contre, j'avais un penchant pour l'anthropologie de terrain. Et, dans une perspective de trouver des solutions pratiques, c'était l'analyse du travail qui fournissait le plus d'éléments à moindres frais. Finalement, mon établissement, que ce soit à Renault ou ensuite à Rhône-Poulenc, avait constitué une expérience quasiment anthropologique. Ce sont même les textes des anthropologues qui m'aidaient à réfléchir sur cette expérience. En plus, je m'apercevais que vous aviez développé des choses en analyse du travail que je trouvais passionnantes, et puis que ça s'arrêtait, que ça ne continuait pas, que ça ne s'approfondissait pas. Au bout du compte, on se retrouvait avec des travaux pratiques d'analyse du travail, les TPB, qui présentaient une batterie de méthodes sans théorie. Ou alors, la théorie, on la demandait ailleurs, à des psychologues expérimentaux. Donc, d'emblée, l'analyse du travail a été pour moi l'une des questions centrales. En résumé, j'avais deux questions solidaires : analyse de l'activité et rapport à l'ingénierie. Mais j'insiste encore : ces questions, je les considérais et les considère toujours comme centrales et pas du tout comme monopolistes. J'ai insisté là-dessus lourdement dans tous mes textes.

Et Leonardo dont tu as commencé à parler ?

Leonardo, j'ai raconté comment il est venu nous voir, Bernard Tort et moi, lorsqu'il est arrivé dans ce laboratoire. Ça, c'est le début. Pendant tout un temps, ensuite, on a eu des discussions, on a fait plusieurs projets ensemble qui n'ont pas abouti. Il faut peut-être dire que Leonardo - j'en ai un peu parlé tout à l'heure - avait une origine sociale plutôt modeste : sa mère était d'origine espagnole, ouvrière du textile, arrivée en France je ne sais plus en quelle année, son père, c'était un Russe blanc passé par tout un tas de choses, que ce soit le taxi, etc. Il avait fait Polytechnique. Il avait quelques années de moins que moi, huit ans de moins que moi, il avait été parmi les "gauchistes" de Polytechnique pour aller vite, et c'est à cette occasion-là qu'il m'avait croisé, dans des réunions que j'animais dans l'après-68. Après être parti en Amérique latine, essentiellement en Argentine, où il avait

partagé son temps entre l'usine, en compagnie des mouvements "gauchistes" locaux, il était revenu en France. Lorsqu'il est arrivé en France, il ne savait pas quoi faire spécialement. Il a commencé à travailler à l'Institut Pasteur dans des études plutôt du type biologique, et puis il est entré, je ne me souviens plus par quelle médiation, en contact avec ce laboratoire, il a eu un rendez-vous avec Wisner qui l'a accueilli. Et là, il a eu la surprise de me trouver, il a lu ce que j'avais écrit avec Bernard Tort et il s'est trouvé d'accord avec nous. Ensuite, comme je l'ai dit, on a eu tout un moment de discussions, puis de projets en commun, qui tournaient autour des mots ergonomie et ingénierie.

Il y a eu un premier truc ensemble, c'est lorsque nous avons tous les deux candidaté pour cette bourse RESACT, lui sur un projet plutôt informatique, qui était fortement soutenu par le laboratoire, moi sur un projet hospitalier qui l'était moins. On avait discuté entre nous de ces deux projets et les avons conçus comme complémentaires, portant d'un côté sur une activité plutôt individuelle en rapport avec la conception des nouvelles technologies et de l'autre sur des activités massivement collectives en rapport avec des espaces plus larges et l'organisation. Ensuite, on a essayé de penser au fur et à mesure ces complémentarités. Mais, nous n'avons pas travaillé ensemble avant septembre 1979. Leonardo était en train de traiter les données de l'étude que ton équipe avait commencée avec lui, et il était désespéré, il ne voyait pas quoi en tirer, il était prêt à tout abandonner. Sa compagne lui a dit « Va voir Jacques avant de décider de tout laisser tomber ». Il vient me voir - c'était la fin de l'été, j'étais en Bretagne -, et justement, je venais d'avoir une révélation théorico-méthodologique, provoquée par la lecture de l'ouvrage "Human Problem Solving" de Newell et Simon (1972). Cet ouvrage avait été à l'origine à la fois de l'intelligence artificielle et de la psychologie cognitive de laboratoire. Ses auteurs avaient développé une analyse descriptive de processus de résolutions de problèmes par des étudiants de psychologie de première année, (comme dans quasiment tous les labos de psychologie à l'époque) : on leur donnait des problèmes de puzzle arithmétique ou des problèmes d'échecs, et puis on enregistrait tout ce qu'ils disaient, qu'ils "pensaient tout haut", et puis on décrivait ces verbalisations de façon systématique. J'étais en train de finir ma thèse,

j'avais fini la rédaction, mais il restait peut-être encore la conclusion à rédiger, et le texte était en train d'être dactylographié.

C'est à partir de ce moment-là qu'on a vraiment commencé à travailler ensemble, Leonardo et moi. Il était encore plus enthousiaste que moi, il est parti comme en 14, avec Newell et Simon sous le bras qu'il a appliqué immédiatement pendant deux mois à toutes ses données. S'il pouvait faire cela, c'est qu'il avait recueilli des données verbales de la part des opératrices pendant leur travail qui explicitaient ce qu'elles faisaient. Lorsqu'ils étaient sur le terrain à l'Insee, dans des conditions telles qu'il fallait faire vite, Catherine Teiger et Leonardo étaient très embêtés parce qu'ils ne comprenaient rien à ce que faisaient les opératrices. C'est pourquoi ils avaient eu l'idée de leur demander ce qu'elles faisaient au fur et à mesure et d'enregistrer. Ce n'était pas du tout dans le cadre d'une méthodologie scientifique quelconque, mais en relation avec un principe général de participation des opérateurs à l'analyse qu'ils partageaient. Ils avaient enregistré tout ça, mais ils ne savaient pas quoi en faire, à part l'utiliser comme des données informelles. Et là justement, grâce à Newell et Simon et à l'interprétation qu'on en faisait, on avait la possibilité de faire une analyse formelle de ce matériau-là et d'en tirer des enseignements précis du côté conception.

C'est à partir de là que Leonardo et moi, on a travaillé ensemble jusqu'à son décès en 90. Pendant cette période-là, on peut compter les fois où l'un de nous a eu l'initiative d'une idée, mais cette idée était toujours immédiatement discutée avec l'autre, de sorte qu'assez vite on ne savait plus qui avait fait quoi dans cette affaire. On fonctionnait en symbiose, avec peut-être un accent plus fort sur la conception de la part de Leonardo. Dès le départ, il avait travaillé dans un contexte plus orienté vers la conception. Même sa bourse RESACT, elle portait sur la "conception de systèmes informatiques". Il avait donc une avance sur moi du côté de la conception, alors que moi, j'avais une avance sur lui du côté de la lecture massive tous azimuts, toutes disciplines pouvant contribuer à l'analyse du travail. Il animait un pôle plutôt conception et moi un pôle plutôt théorie, mais il est arrivé souvent que Leonardo aille chercher des éléments théoriques et que moi, j'initie une innovation du côté de la méthodologie de conception.

En fait vous dites que vous n'étiez pas très à l'aise dans ce labo, vous y êtes quand même resté un bon bout de temps ?

Ça dépend de quel point de vue l'on se place. Effectivement il y avait quelque chose qui n'allait pas du côté de la discussion dans ce laboratoire, mais on pouvait vivre chacun dans notre coin. C'est vrai que j'avais l'habitude de discuter et que là on ne discutait pas. Pour moi c'était un peu traumatisant, mais on s'habitue, on continue à vivre. J'ai dit tout à l'heure que nombre de recherches effectuées dans ce laboratoire nous intéressaient, nous passionnaient même. Il faut ajouter que les chercheurs du labo ne nous rejetaient pas radicalement. Même notre truc utopique de 74 d'aller faire de l'ergonomie dans les grèves avec occupation, il avait suscité beaucoup d'oppositions, mais Wisner a fini tout de même par nous aider, à condition qu'on ne soit pas au labo pendant ce temps-là.

De plus, il y avait dans ce labo, ce qui n'est pas général dans l'université, un respect du travail. Et, on travaillait sérieusement. Le travail que j'avais fait sur les équipes de la CECA, ce n'était pas nul. C'est même le seul texte que j'ai jamais écrit qui ait été traduit en quatre langues ! Celui de Bernard Tort - il avait fait un bilan de la recherche en France en rapport avec l'amélioration des conditions de travail - n'a pas été bien vu par la plupart des laboratoires universitaires et son commanditaire, la DGRST, ne l'a pas publié. Mais, il était très bien, meilleur que le mien. Il est même toujours valable aujourd'hui. Il n'y a rien de la sorte qui ait été fait depuis. Le laboratoire, lui, l'a publié. On était étrangers aux mœurs universitaires, mais on était sérieux et c'était reconnu dans ce laboratoire. On a eu un peu de sous pour vivre, pour faire ce projet un peu spécial d'ergonomie dans les grèves avec occupation pendant un moment. Ensuite, le labo nous a soutenus, Leonardo et moi, pour obtenir cette bourse RESACT. Je me souviens que c'est toi qui soutenais les deux dossiers devant la commission d'attribution. S'il y avait de la résistance me concernant, tu devais me laisser tomber, c'était entendu, mais ça a marché. Ensuite, quand il y a eu besoin d'avoir quelqu'un pour gérer le DEA, c'est à moi que vous avez demandé de le faire.

En résumé, quand je dis que je n'étais pas très à l'aise dans ce laboratoire, c'est vrai. Mais, je dois ajouter qu'il y avait un certain accueil de ce que je faisais de la part des membres de ce laboratoire et qu'inversement, j'avais un intérêt personnel pour un certain nombre de choses qu'eux-mêmes faisaient.

Vous faisiez de la recherche, Leonardo et toi ?

C'était un des gros problèmes. En fait, j'aurais voulu faire recherche et enseignement. Finalement on s'est trouvé tous les deux au CNRS, Leonardo et moi, par des hasards universitaires. Au départ, quand j'ai commencé à m'occuper du DEA d'ergonomie, tout en étant hors statut universitaire, le projet de Wisner, c'était d'obtenir un poste de maître de conférences au CNAM que je puisse remplir. Il y a eu un tas d'autres affaires qui ont fait que ça n'a pas marché. Finalement, j'ai candidaté au CNRS en 83, Leonardo l'avait fait deux ans avant et nous nous sommes retrouvés au CNRS tous les deux.

Ton rapport avec l'enseignement ?

A priori, étant au CNRS, je n'étais pas obligé de faire de l'enseignement. Par contre, j'avais envie d'en faire. Avant d'entrer au CNRS, je faisais déjà des petits trucs d'enseignement ici ou là, par exemple dans le cadre du DEA "Produits nouveaux" de l'ENSAM. Il y a eu une première occasion de développer un enseignement plus systématique et mieux lié à mon travail de recherche qui s'est présentée dans le cadre du DEA d'ergonomie. J'ai commencé par y faire un séminaire avec Leonardo et Michèle Lacoste. Puis, nous avons transformé ce séminaire en cours. Autrement, j'aurais bien aimé faire de l'enseignement dans le cadre des travaux pratiques d'analyse du travail, mais c'était très bouché pour nous. Mon rapport à l'enseignement à l'époque se réduisait finalement pour l'essentiel au DEA d'ergonomie.

Et au Cnam à cette époque vous avez dû croiser des gens comme Daniélou...

Je suis arrivé à ce laboratoire en fin 72, Daniélou il est arrivé quand ? En 80, par-là.

Vous avez travaillé aussi avec Rabardel ?

Lui est arrivé beaucoup plus tard.

Avec Daniélou ... ?

À vrai dire, il n'y a jamais eu de fraternité entre nous. Je pense que c'est dommage, mais je dois dire que je ne me sens pas de responsabilité là-dedans. Si on laisse de côté les aspects personnels et les petits jeux institutionnels, si on discute sur le fond, on peut dire qu'il y avait une différence dans nos points de vue sur l'ergonomie. Il y avait quelque chose de commun entre nous de s'intéresser sérieusement à la conception technico-organisationnelle, mais en même temps nous avions des conceptions de la recherche très différentes. L'idée fondamentale que j'avais avec Leonardo, c'est que la recherche ergonomique constituait une recherche technologique. La recherche technologique, c'est quelque chose qui n'a pas bonne presse dans l'université. On y pense en général en termes d'application technique et de recherche fondamentale. Nous, nous considérons que la recherche technologique ne se réduisait pas à de l'application, qu'elle constituait une recherche à part entière. Mais nous pensions aussi que cette recherche technologique, elle devait s'articuler avec des recherches dites fondamentales, en particulier des recherches qui obéissent à un certain nombre de critères de scientificité.

L'idée de Daniélou, du moins telle que je peux la percevoir personnellement, était que, finalement, la recherche en ergonomie se réduisait à la systématisation de l'expérience pratique de l'ergonomie, c'est-à-dire de ce que les consultants, les ergonomes d'entreprise, etc., n'ont pas le temps de systématiser et ne se donnent pas les moyens dès le départ de systématiser. Alors, l'université devenait simplement un lieu de systématisation, un lieu où l'on va se donner le temps et les moyens de systématiser. Justement, pour moi, la systématisation de la pratique, cela fait partie de la recherche technologique en ergonomie - comme d'ailleurs de toute pratique sensée -, mais ce n'est pas de la recherche technologique en ergonomie. Il y manque l'articulation avec des recherches fondamentales

pertinentes. En résumé, il y a sans doute une raison de fond qui fait qu'on n'a jamais été d'accord et qui tient à ces conceptions différentes du rapport recherche fondamentale / recherche technologique en ergonomie. Pour le reste...??

Et avec Rabardel...

Je suis un peu gêné par ces questions successives sur mon point de vue concernant tel ou tel professeur d'université. Finalement, ces questions commencent à me rappeler fâcheusement celles de la commission psychologie du CNU qui, en 1991, m'a empêché de reprendre le poste de professeur en ergonomie laissé par Maurice de Montmollin et a ainsi cassé la dynamique de recherche et d'enseignement du Laboratoire Communication et Travail qu'il avait fondé. Dans les suites de cette affaire, d'ailleurs, François Daniélou et Pierre Rabardel ont joué un rôle. Cette commission psychologie du CNU, avant de m'assassiner, avait deux questions à me poser et deux seulement : êtes-vous psychologue ? que pensez-vous de Jean François Richard ? Vos questions concernant François Daniélou et Pierre Rabardel me rappellent la seconde, même si, bien sûr, le contexte et l'intention ne sont pas du tout les mêmes.

Revenons à ton activité une fois entré au CNRS...

J'ai commencé à discuter avec Maurice de Montmollin lorsque j'étais organisateur du DEA. Wisner et lui constituaient un duo de direction et moi l'exécution. Comme ils avaient quelques principes de direction corrects, il y a eu beaucoup de discussions qui se sont développées à ce moment-là. Mais je pense que, dans un premier temps, l'essentiel de notre rapprochement s'est fait par l'intermédiaire de Michèle Lacoste. Elle arrive chez Montmollin à cette période-là, elle est à l'origine socio-linguiste, elle est allée à une grande école d'été de l'analyse conversationnelle aux États-Unis, elle en est revenue remontée à bloc et elle se lance dans les communications, la parole dans le travail. Ce qu'elle faisait recoupait une partie des préoccupations que j'avais avec Leonardo. Elle contribuait à éclairer cette volonté qu'on avait d'intégrer les communications dans l'action. Pendant tout un temps - je peux te renvoyer à l'interview que j'ai faite d'elle dans le

bulletin de la Self -, on discute, elle nous renvoie à des auteurs et nous élaborons des idées de collaboration. Michèle participe activement à la recherche que nous menons entre 1986 et 1987 concernant l'informatisation de la mutuelle d'EDF (CCAS).

Tout ça se concentre dans un groupe de recherche qu'on fait, Maurice de Montmollin, Michèle Lacoste, Leonardo et moi d'un côté, le Centre de recherches sémiologiques de Neuchâtel, dirigé par Jean Blaise Grize de l'autre. Nous sommes cependant toujours au laboratoire du CNAM. Ça dure bien deux ans, avec beaucoup d'aller-retour à Neuchâtel et de discussions communes, pendant lesquels on travaille plus avec Maurice de Montmollin et Michèle Lacoste qu'avec le reste du laboratoire du CNAM, et pas spécialement de notre fait. C'est avec Maurice de Montmollin et Michèle Lacoste aussi qu'on lance ce qui a été le groupe MAST, le groupe Modèles d'Analyse des Situations de Travail. Au départ, il y avait un C pour "Complexe" à la fin de ce sigle, qui était donc MASTC, puis on a fini, après de nombreuses discussions, par considérer que les situations de travail étaient toujours complexes et donc qu'il n'y avait pas besoin d'ajouter ce C. Le groupe MAST qu'a lancé Maurice de Montmollin, je ne sais plus bien quand, regroupait du côté de l'ergonomie et aussi du côté de la psychologie du travail ou pas du travail. C'était donc quelque chose d'assez large, et qui a obtenu aussi un contrat européen, ce qui a rajouté des contacts avec la communauté internationale sur ce thème du travail.

Maurice vraiment, pendant cette période-là, il a un rôle important vis-à-vis de Leonardo et moi. Il nous sort de nos études de terrain. L'étude sur le terrain, cela peut être assez enfermant d'un certain point de vue, surtout si l'on veut y contribuer techniquement. Maurice crée des conditions pour nous mettre en contact avec d'autres, pour préciser aussi ce qu'on fait à travers des débats contradictoires. Donc, il a un rôle d'animation, de discussion. Ce qu'on ne trouvait pas au sein du "laboratoire Wisner", on le trouvait avec Maurice. C'était très divers, c'était plein d'oppositions plus ou moins claires, mais c'était un lieu de débat pour aller vite. Jusqu'à un moment où, quand ça a commencé à ne plus du tout aller avec Wisner, on a décidé de demander notre mutation à son laboratoire. C'était juste avant que Maurice ne parte en retraite et l'on a continué à travailler sur le même mode.

Quelque chose d'important pour moi dans toute cette période, c'est que, dès 88, on commence à développer avec Leonardo un groupe de travail. Jusque-là, on collaborait avec des jeunes dans les études de terrain, et à l'issue du congrès de la Self de 88 - je revenais des Etats-Unis où j'avais été marqué par l'expérience de Donald Norman d'animation de son groupe de thésards à San Diego que je trouvais très bonne -, on constitue un groupe en "anthropologie cognitive et conception ergonomique", dans lequel il y a les thésards qui travaillent avec nous quels que soient les terrains dans lesquels ils sont engagés, et dans le cadre duquel on effectue tout un travail de lecture et de discussion. Ça s'est poursuivi et élargi, avec Maurice de Montmollin, Michèle Lacoste, Vincent Rogard, etc. Ce groupe est devenu beaucoup moins centré sur Leonardo et moi, ce qui le rendait plus intéressant, en particulier pour la formation des thésards. On annonce à Wisner qu'on le quitte en septembre 88 et puis on le quitte l'année d'après.

Quels sont vos rapports avec les syndicats ?

En gros, on pourrait dire que par ton intermédiaire, celui de ton équipe, nous avons été amenés, Leonardo et moi, à participer à des sessions de formation syndicale. Mais, il y avait quelque chose qui ne fonctionnait pas très bien entre nous. Globalement c'étaient des délégués et permanents syndicaux qui, en gros, cherchaient des experts pour formuler et appuyer leurs revendications. On avait tendance, Leonardo et moi, à les prendre complètement de côté en leur disant : "faites des analyses du travail !" Ils étaient surchargés et on leur disait de faire du boulot supplémentaire pour élaborer à partir de là leurs revendications. Évidemment, on leur disait aussi : "on va vous aider les gars à faire ce boulot supplémentaire". Mais, ce n'était pas ce qu'ils attendaient. Je me souviens de certaines sessions auxquelles tu participais aussi avec Catherine à l'époque. En gros à tous les coups, on y allait une fois, mais on ne nous invitait pas la fois d'après. Je ne dis pas que c'était négatif. Cela devait leur servir un peu à quelque chose en passant, mais cela ne correspondait pas leur demande. Ils cherchaient des experts du côté syndicat contre des experts du côté direction. Justement, on avait tendance à ne pas fonctionner dans ce rapport-là, Leonardo et moi.

Jusque-là, j'ai parlé de nos relations "au sommet" avec les organisations syndicales. À la base, lors de nos études sur le terrain, c'était différent et à chaque fois particulier. Lors de la première recherche à l'INSEE que Leonardo avait menée avec ton équipe, les syndicats de l'INSEE avaient été partie prenante du projet. Durant la seconde recherche INSEE, pendant le processus de conception des situations de traitement du nouveau recensement, la relation avec les syndicats INSEE a été encore plus étroite. Nous bénéficions de ce qu'à l'INSEE, les syndicats étaient très solidaires entre eux, qu'il n'y avait pas l'habituelle concurrence CGT-CFDT. Au départ, ces syndicats avaient été surpris par ce que nous disions. Ils étaient engagés plutôt sur les questions de fatigue posturale, de bruit, de fatigue visuelle et nous leur disions : "tout cela dépend de l'activité et en particulier de son aspect cognitif". Mais, ils ont été très vite d'accord avec nous. La direction de l'INSEE avait tendance à considérer notre étude plutôt comme un facteur de paix sociale que comme un facteur de conception des situations de travail. Ou, plutôt, elle était prête à faire des choses que nous recommandions, mais à condition que cela ne coûte pas cher, ne remette pas en cause le planning prévu, etc... À partir d'un certain moment de l'étude, nous avons systématiquement préparé avec les syndicats les réunions avec la direction, les services techniques et les syndicats. C'est cela qui a permis que nos recommandations passent. Par exemple, vers la fin, le service informatique a essayé de nous mettre sur le dos le retard qu'il avait pris relativement au planning, ce avec l'objectif immédiat de ne pas faire ce que nous recommandions. C'est grâce à notre collaboration avec les syndicats que cette manœuvre a fait long feu. Si bien que, quelques années après, à la réunion de bilan du traitement du recensement où Leonardo est allé, notre recherche a été encensée par la direction de l'INSEE pour avoir, non seulement augmenté la qualité des résultats, mais aussi abouti à une bonne ambiance dans les ateliers, une baisse du turn-over et de l'absentéisme et l'absence de grèves ! C'était trop d'honneur après trop d'indignité, mais cela faisait plaisir !

Autre exemple, notre recherche à Renault Véhicules Industriels, qui a été initiée par un ergonome de l'entreprise très engagé à la CFDT. Nous avons au départ précisé que nous présenterions les résultats de l'étude à l'entreprise qu'après en avoir discuté avec les opérateurs concernés. Accord obtenu.

Nous avons aussi eu des réunions préparatoires où étaient présents des représentants des divers syndicats, mais où ces derniers avaient exprimé leur accord mais pas spécialement leur intérêt. Lorsque nous sommes venus pour deux jours présenter nos résultats, il était entendu que nous commencerions par des réunions avec les opérateurs. À l'arrivée, autre son de cloche. On nous demande de les présenter d'abord à une réunion avec les directions des services techniques. Nous avons hésité, mais nous avons accepté. Mais, après cette réunion, nouveau rebondissement. On nous dit : "c'est absolument passionnant, il faut absolument présenter ces résultats aux services techniques qui n'ont pas pu être là, mais pas aux opérateurs, car de montrer ainsi tout ce que font ces opérateurs, cela risque de déclencher des revendications". Alors là, nous avons dit : "si c'est cela, on s'en va !" Et, comme c'était midi, nous avons pris rendez-vous pour déjeuner avec les responsables syndicaux. C'était assez rigolo. À la cantine, il y avait d'un côté nous avec ces responsables syndicaux et de l'autre le responsable de la production et quelques cadres qui nous jetaient des regards par en dessous. Au retour, ils acceptaient qu'on tienne les réunions prévues avec les opérateurs.

Tes rapports avec les institutions, type Self ?

Mon rapport avec la Self ? Dès que j'ai obtenu un poste au CNRS, en 83, j'entre à la Self. Jusque-là, lorsque je naviguais entre le chômage et des emplois instables, je ne l'avais pas fait. La Self, qu'est-ce que j'y fais ? Je vais à des congrès. Il y a juste un moment important peut-être, c'est quand Maurice de Montmollin lance avec le groupe MAST un congrès organisé par ce groupe MAST. Je participe activement à ce congrès-là, de 88. Il était centré sur les modèles d'analyse des situations de travail justement. C'était un congrès tout à fait particulier. D'ailleurs, dans la préparation des congrès de la Self qui ont suivi, le mot d'ordre a été : "ne pas faire comme pour ce congrès-là". Notre idée était qu'il n'y avait pas beaucoup de tenue scientifique à la Self, donc on a organisé des sessions plénières qui étaient entièrement remplies par cooptation et essentiellement par des gens qui n'étaient pas à la Self, qui venaient d'un peu partout, de différentes disciplines qui de notre point de vue étaient intéressantes pour l'analyse du travail. Le reste des sessions était consacré à l'état de ce qui se faisait dans

l'ergonomie. C'est ça qui n'avait pas été très bien vu par certaines personnes influentes en ergonomie. C'est vrai qu'on avait tordu la barre un peu fort dans l'autre sens. Par contre, ce congrès a remporté un grand succès du côté participation et, l'émulation a fait que, dans les sessions non plénières, le débat, sinon le contenu des communications, a été bien meilleur que d'habitude. J'ai été très actif dans la préparation de ce congrès-là.

Autrement ? Je me suis aussi trouvé face à des malentendus. Je me souviens qu'à un moment, Jacques Christol avait lancé un appel à candidater pour être au bureau de la Self. Leonardo et moi avions dit oui. C'était notre côté vieux stoïcien, le devoir d'abord. C'est apparu comme si l'on voulait faire carrière ou je ne sais quoi à la Self. Nous avons bien vite retiré notre oui. Après que j'ai été étranglé par la commission de psychologie du CNU, la Self a toléré dans son bulletin un texte de Sperandio qui était très injurieux - et même menaçant - à mon égard et à celui de Maurice de Montmollin. Comme, malgré quelques protestations de membres de la Self, il n'y a eu aucune réaction de la part du Bureau de la Self, j'ai arrêté de cotiser à la Self pendant un moment. Après ce coup-là, je n'avais plus envie, quand on me demandait ma cotisation, de faire le geste. Ça aurait été un virement automatique, je n'aurais peut-être pas arrêté, mais donner activement 300 Francs à des gens qui avaient toléré ça, non. Sperandio, il faisait partie justement de la commission psychologie du CNU et il participait au fait que j'étais exclu de toute possibilité de poste universitaire par cette commission où l'ergonomie est coincée. Je suis revenu à la Self depuis quelques années, François Jeffroy m'ayant demandé, pour contribuer au renouveau du bulletin de la Self, d'y tenir une rubrique. Pour faire cela, il fallait que je me réinscrive. Je l'ai fait, patronné par deux de mes anciens thésards.

Il y avait d'autres institutions ?

Ce que j'ai essayé de faire à Compiègne a un rapport avec l'ergonomie. Sinon, je n'ai pas de rapport avec des institutions. Mes anciens étudiants ont créé avec d'autres une association qui s'appelle "Activité et Ingénierie" (ACTING), à laquelle je participe activement, pour continuer et élargir le travail qu'on a fait ensemble. Ce sont essentiellement des gens qui ont été en

thèse et/ou en DEA, au CNAM ou à Paris XIII, et dirigés par Maurice de Montmollin ou moi, sous couvert du premier ou d'Alain Wisner.

C'est étonnant que vous ayez travaillé avec Montmollin... Vous vous sentiez tous les deux marginalisés ?

Lui n'est pas marginalisé. Moi, de fait, je suis marginalisé. Ce n'est pas par choix, c'est de fait, institutionnellement. Mais lui, non. Souvent, il assume une fonction un peu de provocation sur pas mal de questions, celles de la charge mentale, du rapport qu'entretient l'ergonomie avec le taylorisme, du rapport entre les discours universitaires et les pratiques, par exemple. C'est le cas dans son dernier bouquin. Certes, c'est un provocateur, mais un provocateur installé et plein d'humour pour adoucir le propos. Moi, je ne suis pas provocateur, je fais mon boulot dans mon coin, je ne provoque rien du tout. Si vous lisez ce que j'écris, vous verrez que je ne critique rien ni personne, que je mène des recherches et en explicite systématiquement les hypothèses, les notions, les méthodes et les attendus.

Quand il était consultant, il se sentait marginalisé. Lui ne fait pas du tout de militantisme.

Il est quand même allé du côté militant protestant pendant une période. Ce qu'il faisait et ce que je faisais, on a bien vu au cours de nos discussions que ce n'était pas du tout la même chose. L'expérience a été un peu violente pour moi personnellement. Je n'étais pas fait pour qu'on me tape dessus, je n'étais pas un combattant qui voulait en découdre. Et, dans mon activité militante, je me suis trouvé à mon corps défendant dans cette situation-là. Maurice de Montmollin, il a eu ce côté militant mais plus paisiblement. Une autre chose qui nous rapproche, c'est que, s'il y a une occasion de discussion et de réflexion, il prend. Il n'a pas peur de la contradiction. Souvent, dans ses provocations sur le taylorisme, on n'est pas d'accord, mais je pense qu'il a raison sur le fait que Taylor est, pour l'ergonomie, un cadavre dans le placard. On n'a peut-être pas la même façon de le sortir du placard lui et moi, mais on a envie de le sortir du placard, notre ami Taylor. À cet intérêt commun pour Taylor s'ajoute un point de vue commun en ce qui concerne la relation entre l'étude de l'homme au travail et la conception de ses situations.

Maurice est peut-être encore plus radical que moi dans le refus, à la fois épistémologique et moral, de toute recherche qui se contenterait de décrire les malheurs de la condition ouvrière sans proposer des transformations technico-organisationnelles même partielles.

Tu as quand même très fortement plongé dans la psychologie ...

Est-ce que j'y ai plongé ? Bonne question, mais qui me ramène à une autre question : qu'est-ce que c'est l'analyse du travail ? De mon point de vue, l'analyse du travail c'est fondamentalement de l'anthropologie cognitive. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'elle considère l'activité humaine comme cognitive (en ce sens qu'elle met en jeu des savoirs, crée des savoirs), incarnée (corporelle, hors toute séparation entre le "corps" et l'"esprit"), située, indissolublement individuelle et collective (avec une face individuelle-sociale et une autre sociale-individuelle) et vécue (c'est-à-dire donnant lieu à expérience ici et maintenant pour l'opérateur). Au départ, nous nous sommes inscrits dans la psychologie. Puis, nous avons découvert, Leonardo et moi, après des voyages aux Etats-Unis de l'un et de l'autre, que certains travaux d'anthropologie cognitive étaient plus proches de nous que ceux de la plupart des psychologues cognitifs. C'est alors que nous avons considéré, à partir de Septembre 1988 pour être précis, que nous en avons assez d'essayer sans succès de discuter avec ces psychologues cognitifs et que nous avons présenté ce que nous faisons comme de l'anthropologie cognitive. Dans cette anthropologie cognitive, il y a un certain apport de la psychologie - elle a subi la pression du cognitivisme - et, en même temps, il y a un rapport à l'anthropologie culturelle de terrain, à la recherche de la généralité humaine mais à partir de spécificités culturelles, situationnelles, etc.

Tu dis que dans cette anthropologie-là le corps n'apparaît pas ?

Le corps n'apparaît dans l'analyse du travail que par l'intermédiaire de la description de l'activité. Mais, on s'appuie sur cette analyse de l'activité pour interroger d'autres données qui sont des données d'observation, des données physiologiques. C'est une espèce de jeu à double détente : d'un côté développer l'analyse de l'activité comme activité et de l'autre chercher

les déterminants, le réseau causal de cette activité dans ce qu'on appelle l'"état de l'acteur" (où l'on peut mettre toute la physiologie possible), sa "situation" et sa "culture". Si l'état de l'acteur est individuel, sa situation est en partie partagée et sa culture est massivement partagée. Ça, c'est fondamentalement ce qu'on fait, ce sur quoi j'ai mis l'accent depuis longtemps. Tu vois que là-dedans, dans l'analyse de l'activité elle-même, le corps apparaît simplement dans ce qu'on peut percevoir de l'activité et dans ce que peuvent en dire les acteurs (par exemple, quand un opérateur dit « je suis fatigué », son corps apparaît). On cherche à mettre en rapport cette fatigue exprimée avec certains aspects du passé comme de la suite de leur activité, en un second temps, pourrait-on dire. Dans un premier temps, on n'aborde le corps qu'à travers l'activité, donc de façon en partie désincarnée, même si l'on dit que l'activité est incarnée, et puis dans un deuxième temps on va plus loin en direction de l'état des acteurs. Fondamentalement, ce n'est pas de la physiologie, c'est de l'anthropologie cognitive, mais qui entretient nécessairement des rapports de causalité avec la physiologie et tout un tas d'autres choses. Le rapport aux études épidémiologiques des conditions de travail, par exemple, il est d'emblée indirect.

Tu te réfères à un certain nombre de théories, cognitives et autres, mais tu ne te réfères jamais à des théories physiologiques pour expliquer le comportement du corps. Ce n'est pas un reproche, c'est une discussion.

S'il y a théorie de l'anthropologie cognitive, eh bien il n'y a pas de physiologie là-dedans, c'est la théorie de l'anthropologie cognitive. En physiologie, tu fais de la théorie physiologique. Là tu fais de la théorie anthropologique cognitive. Je développe une approche particulière en anthropologie cognitive, qui est le résultat de beaucoup d'influences, d'expérimentations, d'études sur le terrain, etc. Elle a reçu l'influence de certains anthropologues comme Edwin Hutchins ou Lucy Suchman, etc... Elle a aussi des antécédents du côté de psychologues comme Lev Vygotsky surtout, mais aussi comme Jean Piaget, et bien d'autres, et même du côté de biologistes comme Humberto Maturana et Francisco Varela. Elle a enfin des antécédents du côté de la philosophie, essentiellement la phénoménologie de Husserl mais surtout celle de Sartre, la sémiotique philosophique de Charles Sanders Peirce. La théorie que je développe essentiellement est une théorie

de ce qui fait expérience pour l'acteur de son activité, où il y a ces notions de signe et de structures significatives. Comme tu vois, ça ne fait pas appel à la physiologie. Par contre, il y a quelque chose du corps qui passe là-dedans au sens où d'emblée la cognition est pensée comme constamment suscitée par des chocs venant de l'environnement, des chocs qui ne commandent pas le comportement, des chocs qui ne sont reçus que par l'intermédiaire de l'organisation interne de l'acteur. D'où un rapport avec tout ce qui passe par les différents canaux sensoriels, etc. Nous sommes très attentifs à cet aspect multi-sensoriel. Je le répète, il y a des aspects du corps qui passent, mais qui passent par l'intermédiaire de la description abstraite de cette activité et de l'expérience qu'en ont les acteurs. C'est dans un deuxième temps, quand on cherche le réseau causal qui provoque cette expérience, qu'on va interroger de l'extérieur la physiologie, et, plus particulièrement certains aspects de psycho-physiologie. Il s'agit là d'une mise en rapport de cette anthropologie cognitive avec d'autres disciplines. On pourrait dire que je travaille dans une discipline - s'il n'y a pas beaucoup de monde dans cette discipline et si cette discipline est étrangère au système universitaire Français, c'est tant pis pour moi -, qui constitue un programme de recherche plus ou moins large en anthropologie cognitive. Lorsque je fais de l'ergonomie immédiatement derrière, je mets en relation cette discipline avec d'autres disciplines, physiologiques et autres. C'est une relation externe, je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Aujourd'hui, par contre, j'ai envie de développer de ce côté-là. On a toujours été d'accord, toi et moi, sur le fait que c'est un grand drame qu'au fur et à mesure, la physiologie se soit retirée de l'ergonomie. On est d'accord là-dessus depuis longtemps. J'ai relu ton interview pour le Bulletin de la Self où tu dis que tu voudrais bien relier motricité et cognition. Cette idée, je l'accepte tout de suite. C'est peut-être là ce qui m'a le plus excité dans la rencontre avec les sportifs qui se sont intéressés à ce que je faisais. Certains d'entre eux parlent de développer une "sémio-tricité". C'est tout à fait proche de ton idée de lier cognition et motricité. C'est la cognition vue comme sémiologique, comme donnant lieu à des signes constamment produits par l'environnement, par les différents canaux sensoriels et la motricité. Je pense que c'est l'avenir de faire ça. Je ne sais pas qui va le faire, mais cela ne sera certainement pas moi. En ce moment je m'oriente vers un travail avec l'IRCAM (Institut de Recherche sur la Coordination Acoustique-Musique). Ce que j'ai en tête en opérant ce

changement, c'est d'au moins m'intéresser à un bout de ça qui est du côté des modalités sensorielles, d'un peu mieux frotter les rapports entre l'analyse de l'activité et la psycho-acoustique, etc.

En anthropologie, on parle de culture du corps ..

Oui, en anthropologie culturelle et en anthropologie cognitive, le corps est présent mais non pas en tant que physiologique, il est présent en tant que élément de la culture, des habitudes, des modes de pensée, etc. C'est ça qui m'intéresse dans ces travaux d'anthropologie cognitive.

Ce que j'aimerais bien c'est que vous nous expliquiez un peu ce qu'est le cours d'action.

C'est ce que j'ai fait dernièrement pour les sportifs qui s'étaient mis à l'étude du cours d'action, mais en ayant en tête des textes anciens, les ouvrages de 92 et 94. J'ai été obligé de revenir pour eux un peu plus en arrière de cette période-là et de rajouter les progrès accomplis depuis. C'est vrai que d'emblée pour moi, s'il y a une question à la fois que je me sens apte à traiter, intéressé à traiter et puis que je trouve fondamentale dans l'ergonomie, c'est cette question de l'analyse du travail. Lorsque je suis arrivé, j'ai trouvé une ergonomie où fondamentalement l'analyse du travail était réduite à une batterie de méthodes. Comme j'avais quelques éléments d'épistémologie en tête, j'ai tout de suite pensé que ça ne pouvait pas marcher, que ça conduisait au mieux à emprunter des théories à des disciplines extérieures, de façon totalement incontrôlée. Donc d'emblée pour moi, l'analyse du travail constituait un problème. En plus, pour moi, la développer de façon scientifique, c'est une des conditions pour pouvoir intervenir dans la conception de façon efficace, précise, etc.

Considérons mes premières analyses du travail, celles que je faisais dans les grèves avec occupations, avec mon ami Bernard Tort. Donner la parole aux opérateurs et opératrices, observer, à la fois décrire les gestes et passer par les enregistrements de ce qu'en disent ces opérateurs et les opératrices. Durant ce premier moment, quand on faisait ça, on était à peu près sans théorie comme tout le monde. Avec mes premières études sur le travail

infirmier, on pourrait dire que, dans un premier temps, il y a un effort pour formuler des hypothèses un peu plus précises sur l'activité infirmière, mais où il y a vraiment un second moment, c'est lorsque je découvre Chomsky, que je connaissais un peu, et cet accent qu'il avait mis sur l'aspect créateur du langage. Pour moi, c'était tout à fait ça, ça se mariait bien avec ce que je considérais comme l'aspect créateur de l'activité quelle qu'elle soit. L'inspiration Chomskyenne m'a poussé à élaborer beaucoup plus théoriquement en ce qui concerne l'activité. Un troisième moment, c'est la découverte de Newell et Simon et de la façon dont à la fois ils enregistraient les "pensées tout haut" pour le chercheur de gens en train de résoudre des problèmes et décrivaient systématiquement ces enregistrements par des symboles qui étaient censés représenter des invariances structurelles des activités. Ils décrivaient ces activités par tous ces symboles, ces notions. Là, il y a une nouvelle étape importante. Mais, très vite on s'aperçoit - et c'est là qu'on rejoindrait la question d'Antoine sur nos rapports avec la psychologie - que, chez Newell et Simon et toute la psychologie cognitive qui en sort, il y a absence du corps. Il y a chez eux l'idée qu'on va pouvoir traiter d'une activité qui met en oeuvre des savoirs et de la création de savoirs en termes de calculs de représentations symboliques effectués indifféremment dans un cerveau ou une machine. On s'en fiche que cela se passe dans un corps, c'est indifférent. Très vite, ça coïncide avec nous, peut-être parce qu'on nageait dans ce bain ergonomique où le corps d'emblée comptait. Et puis ça coïncide aussi parce que c'est infiniment trop simple relativement à la multiplicité des phénomènes que nos études de terrain faisaient apparaître dans les activités de travail, avec toutes les communications, les raisonnements bizarres, où la recherche d'information passe par l'action elle-même. Vous voyez des gens faire ça, ce n'est pas qu'ils font quelque chose, ils cherchent de l'information et ça participe au processus de résolution du problème. L'action corporelle est d'emblée un élément de l'activité cognitive. C'est pourquoi, après Newell et Simon, on a ouvert tous azimuts du côté disciplinaire, du côté de la linguistique, de la socio-linguistique, des analyses de la communication, de la logique naturelle, de tout ce qu'on trouvait, de l'anthropologie, de la biologie théorique, etc.

On avait commencé un programme de recherche dans lequel on menait ensemble en parallèle, une nouvelle étude plutôt sur le travail infirmier -

c'était dans une unité de grosses pathologies où il y avait multiplicité d'intervenants, donc multiplicité de problèmes de communication, où l'on ne pouvait pas louper le collectif -, et une nouvelle étude à l'INSEE. On menait ces deux recherches en parallèle. On les avait choisies à la fois parce qu'on avait un passé chacun de son côté et parce que les situations étaient les plus éloignées possible, ce afin de viser une théorie générale. Au départ, comme je l'ai dit, on avait pensé ce programme de recherche en termes d'"activités cognitives dans le travail", ce qui nous ramenait vers la psychologie cognitive de terrain. Et, à un moment, on s'est dit : "ça ne va pas, finalement notre objet ce n'est pas ce qu'on entend en général par cognition, c'est l'action". C'est venu de lectures. Je lisais Alfred Schulz, un philosophe qui a essayé de relier la notion d'action de Max Weber avec ce qu'il avait appris chez Husserl. Avec l'arrivée de Hitler, comme il était juif allemand, il est parti aux États-Unis où il a exercé une influence importante, en particulier sur l'École sociologique de Chicago et l'ethnométhodologie. Alors, nous développons l'idée de l'action comme objet scientifique. Premier changement : finalement on n'étudie pas l'activité cognitive, ce qu'on étudie c'est l'action, un peu comme le ferait Schulz. Cela nous conduit à nous intéresser à un tas de gens qui se sont intéressés à l'action, qui, en général ne sont pas considérés comme des psychologues. Un psychologue et éthologiste humain qui s'appelle Mario Von Cranach nous fournit la méthode d'autoconfrontation, qui a eu une grande importance pour nous, en relation avec une théorie de l'"action dirigée vers un but" que nous abandonnons rapidement. Le thème de l'action nous mettait aussi en relation avec des écrits anglo-saxons où ce qui domine, c'est l'action prise comme si l'on savait ce que c'était, comme si l'on pouvait l'isoler. L'action, chez ces philosophes, mais aussi ces psychologues et informaticiens ou organisateurs, c'est quelque chose de bien défini, isolable de la vie, qui a un début et une fin, qu'on va pouvoir traiter isolément. Cela, c'est la vulgate, le sens commun de l'action. Et là, ça coinçait d'emblée. Tout notre problème, c'était que l'action est toujours prise dans un flux. Il y a éventuellement des coupures dans le flux, mais elles ne sont pas données simplement par l'observateur extérieur, il y a plusieurs niveaux de coupures possibles qui ne peuvent être faites que du point de vue de l'organisation interne de l'acteur. Finalement, déjà on savait que ce n'était pas l'activité cognitive qu'on étudiait, maintenant on sait que ce n'est pas vraiment l'action, c'est ce qu'on

a appelé le cours d'action. Première idée. D'une certaine façon, c'est embêtant ce terme, parce qu'en fait la façon dont, dès le départ, on envisageait l'action ce n'était pas ce qu'on appelle classiquement action, c'était aussi les raisonnements et les communications là-dedans, les émotions aussi qu'on savait y avoir une place (même si on ne savait pas comment les traiter). "Cours d'action", c'est un bon terme pour rompre avec l'action d'Aristote et des philosophes analytiques anglo-saxons, mais c'est un mauvais terme pour exprimer ce qu'on faisait. C'est pourquoi le fossé s'est de plus en plus creusé entre ce que nous considérons effectivement et ce terme. L'intérêt de cette notion de cours d'action, c'était vraiment l'idée qu'il est ouvert aux deux bouts, que, pour toute action donnée ou période d'action donnée, il faut chercher les relations qu'elle entretient du côté du passé mais aussi du futur. Une action est considérée comme toujours prise dans un horizon, ou plus précisément dans un faisceau d'occupations et d'anticipations qui sont inséparables de l'instant t dans lequel se mène cette action-là. Fondamentalement, c'est ça l'idée de cours d'action.

Ensuite, on fait du raffinement. Au départ, le cours d'action, on l'a défini comme ce qui dans l'activité est montrable, racontable et commentable à un interlocuteur-observateur dans certaines conditions favorables. L'idée c'est que, quand je parle comme maintenant, je ne suis pas en train de calculer ce que je dis. Par contre, si quelqu'un avec lequel existe une certaine fraternité m'interrompt en disant « Pourquoi tu dis ça ? Qu'est-ce qui s'est passé là pour toi de dire ça ? », je peux en dire des choses, je peux connecter ce que je dis là avec un certain fil du passé et éventuellement un horizon d'anticipation de ce qu'engageait les questions de mon interlocuteur. À tout instant, il y a une certaine compréhension de son vécu par tout acteur, qui ne recouvre pas tout le vécu, ni a fortiori toute l'activité bien sûr.

En disant comme ça que le cours d'action, c'est l'activité montrable, racontable et commentable, on s'abstient d'entrer dans les débats sur la conscience. Quand on a produit cette notion de cours d'action, c'était très mal vu, la conscience. Maintenant, de plus en plus, dans les sciences cognitives, les gens essaient de traiter, en philosophie mais aussi dans certaines expérimentations psychologiques et psycho-physiologiques, du phénomène conscience. À l'époque, en gros c'était interdit, ce n'était pas

scientifique, la conscience. Alors, comme en plus on était à la commission de psychologie du CNRS, on avait intérêt à ne pas trop la ramener là-dessus ... Il faut d'ailleurs ajouter que, de fait, on ne se sentait pas vraiment à même personnellement de se bagarrer sur cette question-là, on n'était pas assez clairs nous-mêmes pour cela. Donc, on faisait appel à ce qui serait quelque chose comme la conscience à chaque instant - en termes plus techniques, ce qui est appelé par Sartre la "conscience pré-réflexive" ou la "compréhension du vécu" - et l'on s'appuyait là-dessus pour analyser l'activité, et on oubliait vite fait ce sur quoi on s'était appuyé, on oubliait vite fait l'échelle sur laquelle on avait grimpé. Donc, c'est ça le cours d'action.

Depuis, on a perfectionné, j'ai essayé de préciser ce qui était de l'ordre de l'expérience des acteurs, que nous avons appelé "cours d'expérience", et j'ai eu tendance à réserver le terme de "cours d'action" à l'articulation entre ce "cours d'expérience" et l'ensemble de ses contraintes et effets, donc en particulier les états physiologiques. Je parle aussi de "cours d'interaction" lorsqu'à partir de cette expérience de l'acteur mais aussi d'autres données, on cherche à saisir l'ensemble de l'activité de l'acteur, on va interroger des données qui peuvent être des données physiologiques sur l'activité, des données comportementales, mais éventuellement des éléments de comportement qui ne sont ni montrables, ni racontables, ni commentables par l'acteur.

Après le Cnam, vous avez une transition avec Danièle Dubois ...

Après avoir quitté le Cnam, c'était pour aller au laboratoire dirigé par Maurice de Montmollin, qui collaborait avec le Cnam dans le cadre du DEA d'ergonomie. Comme je l'ai dit, c'est parce que ça devenait insupportable avec Wisner et qu'on collaborait beaucoup avec Maurice de Montmollin et surtout Michèle Lacoste. Ça s'arrête en 91 quand Maurice s'en va en retraite. Son poste de professeur d'ergonomie, j'étais le seul candidat pour l'occuper et la commission psychologie du CNU m'a éliminé à la mitrailleuse lourde. On peut dire que c'était le lobby psychologique universitaire uni comme un seul homme pour empêcher qu'une brèche soit faite dans son monopole universitaire sur l'ergonomie. Si j'avais mieux connu les mœurs universitaires, en particulier celles des commissions du

CNU, j'aurais pu le prévoir. Mais, jamais je n'ai vécu dans l'université, mon parcours militant m'avait éloigné massivement de l'université et même ma présence au laboratoire du CNAM, un lieu tout à fait spécial, ne m'aidait pas à comprendre ce qui se passait dans l'université. Il faut dire que je n'ai jamais beaucoup cherché non plus à connaître les rapports de force universitaires. Pour cela, il aurait fallu ne pas faire grand chose d'autre ! Après cela, je me retrouve sans laboratoire, sans affectation. Je trouve cependant une affectation provisoire dans un groupement de recherche qui regroupait aussi bien le Laboratoire Communication et Travail qui venait ainsi d'être supprimé et le Laboratoire d'Ergonomie Psychologique et Cognitive de l'EPHE que tu dirigeais, Antoine. Les groupements de recherche que j'ai connus, c'était toujours du bidon intégral, mais c'était utile à cela. Cela m'a donné un peu de temps pendant lequel j'ai essayé dans plusieurs directions de trouver des gens avec lesquels je pourrais collaborer.

C'est alors que Danièle Dubois - c'était en 91-92 -, qui voulait monter une équipe CNRS à l'intérieur de ton laboratoire, me propose ainsi qu'à Pierre Vermersch qui était dans le laboratoire à l'époque et à Annie Weill-Fassina, de constituer une petite équipe CNRS qui s'appellerait LCPE ("langages, communications, pratiques & ergonomie"). Moi, j'étais le E. Contre toute attente, ça marche. Ça me donne l'occasion de renouer le travail avec Pierre Vermersch. On avait déjà mené en 84-85 un travail ensemble. Le projet n'était pas idiot, mais la possibilité de travailler vraiment ensemble était quasi nulle. Entre le reste de ce laboratoire dont toi et Danièle Dubois, ça a très vite craqué. Moi, j'étais parti aux Etats-Unis, et quand je suis revenu, c'était la pétaudière intégrale. On s'est retrouvé à mettre cette équipe CNRS à l'Ecole Normale Supérieure, dans des locaux du côté de Montrouge. Cela m'a bien aidé que Danièle me propose ça pour arranger mes affaires institutionnelles, le projet n'était pas idiot du tout et cela m'intéressait de collaborer avec une psychologue expérimentale, mais il s'est finalement avéré impossible de travailler ensemble. Cela m'a au moins permis de reprendre les discussions et collaborations avec Pierre Vermersch qui avaient été interrompues pendant plusieurs années. J'ai saisi le moment où il y avait renouvellement de cette équipe pour m'en aller.

J'ai eu cette possibilité quand des gens de Compiègne sont venus me chercher avec l'idée : "on a déposé un projet CNRS à la commission 34 à laquelle tu appartiens, on était bien placés, mais pour renforcer le dossier, tu serais le bienvenu". C'étaient des gens qui faisaient des choses très différentes de moi du côté psychologie, philosophie et sciences cognitives, mais avec lesquels il y avait un accord global sur l'approche de la cognition. Avec ces gens de Compiègne, le projet était très ambitieux, on voulait faire un centre à la fois empirique, philosophique et technologique. C'était même un peu trop ambitieux par rapport à la réalité des études qui étaient faites par les uns et par les autres, comme avait été trop ambitieux un projet auquel j'avais participé juste avant d'aller à Compiègne, qui était de constituer un Institut des Sciences de la Complexité, essentiellement financé par l'industrie, sur le mode du Santa Fe Institute. Ça avait échoué lamentablement, cette affaire-là. Compiègne, c'était dans la foulée de ce projet d'Institut des Sciences de la Complexité. C'est là que j'avais rencontré John Stewart qui était à Compiègne. C'est un biologiste qui mène des recherches en sciences cognitives et philosophie des sciences cognitives. Maintenant, comme je l'ai dit, je vais m'en aller de Compiègne pour entrer à l'IRCAM dès que j'ai le feu vert. Compiègne, j'y suis depuis janvier 97.

Vous y faites uniquement de la recherche ?

Ah non, un des intérêts pour moi d'aller à Compiègne c'était d'avoir une position normale pour lier recherche et enseignement. Je fais une UV pour les élèves ingénieurs. J'ai baptisé ça "anthropologie cognitive et ingénierie", ça continue, ça m'a donné l'occasion de faire un polycopié. Je fais aussi, mais ça se casse la gueule pour un tas de raisons, une UV dans un DEA qui s'appelle DEA de Sciences de l'Homme et Technologie, où il y a un peu tout et n'importe quoi, aucune consistance et où il y a de moins en moins d'étudiants. À Compiègne, pendant deux ans, j'ai travaillé à ce qu'une équipe de recherche avec un véritable programme scientifique et technologique se crée, mais sans grand succès. Pendant ces deux ans et les années qui ont suivi, j'ai fait un tas de petites choses intéressantes avec un tas de gens différents, mais pas de grandes choses. Aujourd'hui, l'essentiel de mon travail se situe à l'extérieur de Compiègne, avec mes anciens étudiants qui sont dans les entreprises et avec lesquels il y a des projets de

recherche, avec de nouveaux thésards, avec des sportifs. Et puis, il y a les divers groupes de travail auxquels je participe et même que j'organise. C'est pour ça aussi que j'ai l'intention de m'en aller de Compiègne.

Vous avez fait beaucoup de séjours aux États-Unis ?

Beaucoup et pas beaucoup. J'avais saisi l'occasion de cette bourse RESACT en 77-78 pour aller aux États-Unis et j'y suis resté sept mois et demi, tout seul, parachuté dans une université en rase campagne. C'était sur un projet d'études hospitalières. Ma préoccupation, c'était de relier les analyses d'activités infirmières que je faisais avec la conception architecturale et l'aménagement des locaux. En fait, cela a surtout été pour moi une occasion d'enfin souffler un peu, après les activités militantes, la fatigue du militant, et mes années chaotiques de relation avec l'ergonomie. Ça m'a permis de réfléchir. Et puis, quand je suis passé dans l'équipe de Danièle Dubois, j'ai passé quelques mois à l'Université de Californie à San Diego. Ça n'avait pas un grand intérêt d'être là-bas, à part aussi de me reposer, parce que ce que faisait Edwin Hutchins avec ses étudiants, c'était très proche de ce que j'avais fait avec les miens, à quelques variations près. Finalement, j'aurais pu aussi bien rester chez moi. Mais à San Diego, il y a du soleil, il y a une bibliothèque grandiose où j'ai pu au moins faire tout le travail bibliographique que je n'avais pas fait pendant plusieurs années. Si je suis allé à San Diego, c'est à la suite de plusieurs petits séjours là-bas de Leonardo et de moi-même, du genre 2 jours, 3 jours, pendant lesquels on avait eu des discussions assez riches. Il y avait aussi les modes d'enseignement, en particulier les formes d'animation des thésards, que je trouvais très intéressants, C'est pour ça que j'ai atterri là-bas. Si je suis allé à San Diego, c'était aussi avec un projet que je n'ai pas du tout réalisé là-bas, et qui était en relation avec cette idée d'Institut des Sciences de la Complexité. Je pensais pouvoir lier dans cet institut ce que je faisais en anthropologie cognitive et ergonomie avec des recherches plus sciences cognitives, modélisation mathématique et Vie Artificielle. Je suis allé à San Diego avec l'idée de voir comment fonctionnait Edwin Hutchins que je connaissais, qui faisait des choses proches de moi, au milieu du Département de Sciences Cognitives. Cela a été très décevant de ce point de vue-là. Chacun cherchait son chat dans son coin ! En plus de ces deux longs

{T18} THEUREAU J. (2002), Entretien filmé avec Jacques Theureau, réalisé par Antoine Laille & Christian Lascaux, in Contributions à l'histoire de l'ergonomie.

séjours, j'ai fait aussi un certain nombre de petits séjours qui ont été toujours bénéfiques, au cours desquels j'ai visité des laboratoires et rencontré des chercheurs variés, à New-York, Pittsburg, Palo-Alto, Moffet Field (NASA), le centre de recherche d'IBM dans l'état de New-York, je crois que je n'oublie rien...